

## SOUVENIRS DE VOYAGE

**New-York, 15 juin 1862.**

Je viens d'achever (il y a deux heures à peine que je suis de retour à New-York) ma dernière tournée de concerts pour cette saison. J'ai donné cent neuf concerts en cent vingt jours; j'ai fait quinze mille milles en chemins de fer; à Saint-Louis, sept concerts en six jours; à Chicago, cinq en quatre jours. Quelle vie, bon Dieu! Dix-huit heures de wagon; arriver à sept heures du soir, paraître en public à huit; la dernière note à peine envolée, vite aux malles et en route jusqu'au lendemain, pour recommencer toujours ce supplice de Sisyphe ! Je ne suis plus qu'un appareil nerveux au service d'un clavier. J'ai l'air d'un automate dont les fils aboutiraient à une pile de Volta; je joue machinalement, mes mains s'agitent sur les touches avec une ardeur malade, ma pensée est ailleurs; plus heureuse que ma pauvre machine, elle court les champs et laisse s'évertuer comme ils l'entendent, mes doigts qui n'en peuvent mais : elle retourne à ces chères Antilles où je donnais, de trois en trois mois, commodément, sans me fatiguer, un tout petit concert; puis je m'endormais pendant des semaines. Que dis-je, des semaines ! pendant des années, du sommeil de l'esprit si doux, si poétique, si délicieux, au milieu de l'atmosphère voluptueuse de ces heureuses patries du *dolce far niente*. Tout est rêve, tout invite à l'insouciance et à l'oubli des fiévreuses activités de notre société étroite et frelatée. La campagne des Antilles respire une langueur enivrante et contagieuse; c'est un poison subtil qui s'infiltré par tous les sens et vous engourdit dans une sorte de torpeur extatique. Je n'oublierai jamais les deux mois que j'ai passés au *Caymito*, dans l'intérieur de Cuba. Je venais d'être fort malade, quelques journaux même m'avaient pleuré dans de beaux articles chronologiques; j'avais succombé, disaient-ils, à une fièvre maligne ; mes deux médecins me recommandèrent le repos le plus absolu, et j'allai passer ma convalescence dans la *juridiccion de Guanajay*, près de la *sierra de Anafe*. C'était une vaste plaine, au centre de laquelle s'élevait un grand bâtiment carré, en bois, n'ayant qu'un rez-de-chaussée comme presque toutes les maisons cubaines. Un de mes amis qui se proposait d'établir une sucrerie sur ce terrain, mit à ma disposition la *casa del amo* ( la maison du maître), la seule, qui fût encore construite. Toute sucrerie se compose invariablement des départements suivants, lesquels sont toujours, pour des raisons d'hygiène et de convenance, dans des conditions identiques : *casa del amo*, qui occupe le centre et se trouve isolée du reste de la *finca*, *casa del mayoral* (maison du commandeur ou régisseur); *casa de molienda*, où se trouve le moulin à vapeur qui

broie les cannes; elle communique avec la *casa de calderas*, (chaudières; puis viennent *el hospital* (hôpital), *el corral*, où sont parqués les animaux domestiques; et enfin, à quelque distance, *las casuchas de la negrada* (cabanes de nègres) où, tous les soirs, le mayoral enferme les esclaves sous clef, après en avoir fait l'appel et leur avoir fait réciter à haute voix le *Pater noster* et *l'Ave Maria*. Rien de tout cela n'existait encore chez mon ami; il n'y avait qu'une seule maison à laquelle on arrivait par une immense avenue de palmiers, un perron en bois, douze marches, et l'on se trouvait sur une galerie extérieure, sorte de *verandah* indien, qui est à la maison cubaine ce qu'est la loge du portier dans votre organisation sociale. De la galerie on domine le pays, c'est un observatoire : on voit venir les visites, on suit à distance le travail des nègres, on y passe la vie dans le hamac ou la *butaca*; on y fume, on y dort, on y prend le café, et surtout, on y respire l'air de la savane. Je n'avais pas de voisin; un vrai désert à une lieue à la ronde, les premières cabanes du *caymito* se trouvant à une heure de marche; tout autour, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, rien que des plaines, des palmiers, des champs de cannes et les montagnes d'*Anafe*, à l'horizon. Méry, ce Christophe Colomb de paysages inconnus et merveilleux, serait devenu fou à contempler ce paradis auquel il manquait malheureusement des éléphants; il y manquait aussi une Eve. La seule compagne que je trouvai dans cette solitude était une négresse fort laide, mais qui tous les soirs, après avoir moulu son café, broyé dans une auge creusée au feu le maïs pour le déjeuner du lendemain, et fait ses dévotions devant une vieille image coloriée de la Vierge, venait s'accroupir à mes pieds, sur la *verandah*, et là, dans l'obscurité, me chantait de cette voix perçante, sauvage, et cependant pleine d'un charme étrange, les *canciones* du pays et les ballades nègres, aux rythmes tourmentés et aux mélodies monotones. Elle marquait la mesure, tantôt avec un mouvement de la tête, tantôt en frappant doucement des mains; lorsque le chant devenait passionné elle se mettait à danser. Nos idées de danse n'évoquent guère que le souvenir d'une gymnastique malsaine, faite de compagnie avec une jolie femme, la danse des nègres renferme toute leur poésie : ce sont des frissonnements, des ondulations serpentine, une passion contenue, une ardeur fiévreuse ; c'est l'amour, la douleur, tous les instincts sauvages enchaînés dans un rythme tumultueux et inflexible. J'allumais mon cigare, je m'étendais dans ma *butaca* et je regardais, et j'écoutais... Comprenez-vous bien, au milieu de Paris, mes rêveries contemplatives en face de cette nature nouvelle, merveilleuse, inouïe? La lune se levait sur la *sierra de Anafe*, les *grillos* bruissaient dans les cannes à sucre, la longue avenue de palmiers se découpait en deux bandes noires sur le fond de la plaine; les arabesques phosphorescentes des mouches à feu déchiraient parfois les ténèbres et s'évanouissaient soudain; la mélodie cadencée de quelques nègres attardés dans les champs rompait

parfois le silence de la campagne; les bruits lointains de la savane, emportés mollement par la brise, m'arrivaient en murmures allanguis. Je me balançais, je fumais mon *cabanás*, j'écoutais Caridad qui me chantait *la Mort d'Aguero* ou *d'Estrampes*; je regardais s'argenter les cimes de la *sierra*, mes pensées s'envolaient avec la fumée de mon cigare, mon cerveau s'engourdissait peu à peu, et je unissais par tomber dans cette béatitude délicieuse qui est la limite extrême, entre le sommeil et la vie. Je serais resté ainsi jusqu'au matin, sans la voix du nègre *sereno* (gardien de nuit), qui venait chanter *las once*, c'est-à-dire l'heure de se retirer; je rentrais alors dans ma chambre et je m'endormais en rêvant à la *Floride*, de Méry, que je venais d'entrevoir.

L. M. GOTTSCHALK.